

I. Origine et caractéristiques de la conscience

1) Origine de la conscience

- 1 – Ne disions-nous pas aussi tantôt que, lorsque l'âme se sert du corps pour considérer quelque objet,
2 soit par la vue, soit par l'ouïe, soit par quelque autre sens, car c'est se servir du corps que d'examiner
3 quelque chose avec un sens, elle est alors attirée par le corps vers ce qui change ; elle s'égare elle-
4 même, se trouble, est en proie au vertige, comme si elle était ivre, parce qu'elle est en contact avec
5 des choses qui sont en cet état ?
6 – Certainement.
7 – Mais lorsqu'elle examine quelque chose seule et par elle-même, elle se porte là-bas vers les choses
8 pures, éternelles, immortelles, immuables, et, comme elle est apparentée avec elles, elle se tient
9 toujours avec elles, tant qu'elle est seule avec elle-même et qu'elle n'en est pas empêchée ; dès lors
10 elle cesse de s'égarer et, en relation avec ces choses, elle reste toujours immuablement la même, à
11 cause de son contact avec elles, et cet état de l'âme est ce qu'on appelle pensée.
12 – C'est parfaitement bien dit, et très vrai, Socrate, repartit Cébès.

Platon, *Phédon*, 79c-79d, trad. Émile Chambry.

- 1 J'étais sur les six heures à la descente de Ménilmontant presque vis-à-vis du Galant Jardinier, quand
2 des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées je vis fondre sur
3 moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps
4 de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avais
5 d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut si juste que le chien passât sous moi tandis
6 que je serais en l'air. Cette idée plus prompte que l'éclair et que je n'eus le temps ni de raisonner ni
7 d'exécuter fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup ni la chute, ni rien de ce qui
8 s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi.
9 Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes
10 gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois n'ayant pu retenir son élan s'était
11 précipité sur mes deux jambes et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la
12 tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps avait frappé sur un pavé
13 très raboteux, et la chute avait été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avait donné
14 plus bas que mes pieds.
15 Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement et m'aurait passé sur le corps si le
16 cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient
17 relevé et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel je me trouvai dans cet
18 instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.
19 La nuit s'avancait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation
20 fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par-là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il
21 me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au
22 moment présent je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la
23 moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal,
24 ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer
25 seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant,
26 auquel chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des
27 plaisirs connus.

Jean-Jacques Rousseau, *Rêveries du promeneur solitaire*, Deuxième promenade, 1782.

1 À l'encontre de la philosophie allemande qui descend du ciel sur la terre, c'est de la terre au ciel que
2 l'on monte ici. Autrement dit, on ne part pas de ce que les hommes disent, s'imaginent, se
3 représentent, ni non plus de ce qu'ils sont dans les paroles, la pensée, l'imagination et la représentation
4 d'autrui, pour aboutir ensuite aux hommes en chair et en os ; non, on part des hommes dans leur
5 activité réelle ; c'est à partir de leur processus de vie réel que l'on représente aussi le développement
6 des reflets et des échos idéologiques de ce processus vital. Et même les fantasmagories dans le cerveau
7 humain sont des sublimations résultant nécessairement du processus de leur vie matérielle que l'on
8 peut constater empiriquement et qui repose sur des bases matérielles. De ce fait, la morale, la religion,
9 la métaphysique et tout le reste de l'idéologie, ainsi que les formes de conscience qui leur
10 correspondent, perdent aussitôt toute apparence d'autonomie. Elles n'ont pas d'histoire, elles n'ont
11 pas de développements ; ce sont au contraire les hommes qui, en développant leur production
12 matérielle et leurs rapports matériels, transforment, avec cette réalité qui leur est propre, et leur pensée
13 et les produits de leur pensée. Ce n'est pas la conscience qui détermine la vie, mais la vie qui détermine
14 la conscience. Dans la première façon de considérer les choses, on part de la conscience comme étant
15 l'individu vivant, dans la seconde façon, qui correspond à la vie réelle, on part des individus réels et
16 vivants eux-mêmes et l'on considère la conscience uniquement comme *leur* conscience.

Karl Marx et Friedrich Engels, *L'idéologie allemande*, Première partie, 1867.

1 (...) Car nous pourrions penser, sentir, vouloir, nous souvenir, nous pourrions également agir dans
2 toutes les acceptions du mot, sans qu'il soit nécessaire que nous « ayons conscience » de tout cela. La
3 vie tout entière serait possible sans qu'elle se vît en quelque sorte dans une glace : comme d'ailleurs,
4 maintenant encore, la plus grande partie de la vie s'écoule chez nous sans qu'il y ait une pareille
5 réflexion –, et de même la partie pensante, sensitive et agissante de notre vie, quoiqu'un philosophe
6 ancien puisse trouver quelque chose d'offensant dans cette idée. Pourquoi donc la conscience si, pour
7 tout ce qui est essentiel, elle est *superflue* ! (...) La conscience n'est en somme qu'un réseau de
8 communications d'homme à homme, – ce n'est que comme telle qu'elle a été forcée de se
9 développer : l'homme solitaire et bête de proie aurait pu s'en passer. Le fait que nos actes, nos
10 pensées, nos sentiments, nos mouvements parviennent à notre conscience – du moins en partie – est
11 la conséquence d'une terrible nécessité qui a longtemps dominé l'homme : étant l'animal qui courait
12 le plus de dangers, il avait *besoin* d'aide et de protection, il avait besoin de ses semblables, il était forcé
13 de savoir exprimer sa détresse, de savoir se rendre intelligible – et pour tout cela il lui fallait d'abord
14 la « conscience », pour « savoir » lui-même ce qui lui manquait, « savoir » quelle était sa disposition
15 d'esprit, « savoir » ce qu'il pensait. Car, je le répète, l'homme comme tout être vivant pense sans cesse,
16 mais ne le sait pas ; la pensée qui devient *consciente* n'en est que la plus petite partie, disons : la partie
17 la plus médiocre et la plus superficielle ; – car c'est cette pensée consciente seulement qui *s'effectue en*
18 *paroles*, c'est-à-dire *en signes de communication* par quoi l'origine même de la conscience se révèle. (...) –
19 Mon idée est, on le voit, que la conscience ne fait pas proprement partie de l'existence individuelle
20 de l'homme, mais plutôt de ce qui appartient chez lui à la nature de la communauté et du troupeau ;
21 que, par conséquent, la conscience n'est développée d'une façon subtile que par rapport à son utilité
22 pour la communauté et le troupeau, donc que chacun de nous, malgré son désir de se *comprendre* soi-
23 même aussi individuellement que possible, malgré son désir « de se connaître soi-même », ne prendra
24 toujours conscience que de ce qu'il y a de non-individuel chez lui, de ce qui est « moyen » en lui, que
25 notre pensée elle-même est sans cesse en quelque sorte écrasée par le caractère propre de la
26 conscience, par le « génie de l'espèce » qui la commande et retraduite dans la perspective du troupeau.
27 Tous nos actes sont au fond incomparablement personnels, uniques, immensément individuels, il n'y
28 a là aucun doute ; mais dès que nous les transcrivons dans la conscience, il ne paraît plus qu'il en soit
29 ainsi...

Nietzsche, *Le Gai Savoir*, V, § 354, 1882.